

Magritte et compagnie

François Hébert

Volume 39, Number 2 (230), April 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1997). Magritte et compagnie. *Liberté*, 39(2), 127–153.

LES APPARENCES

FRANÇOIS HÉBERT

MAGRITTE ET COMPAGNIE

Avez-vous *rencontré* le sorcier de Magritte, l'été dernier, au Musée des beaux-arts de Montréal? L'avez-vous vu? Ou bien lui, vous a-t-il vu?

J'ai aimé ce tableau, il était temps que j'en aime un, c'était le dernier de l'exposition... J'exagère, j'en ai aimé deux ou trois... Aimé, qu'est-ce à dire? Nous nous sommes regardés dans les yeux et nous sommes trouvés beaux, l'un et l'autre. Je ne saurais dire ce que le sorcier



Magritte, *Le sorcier*, 1951, huile sur toile,
34,8 cm X 45,5 cm, collection particulière,
© René Magritte/KINÉMAGE, Montréal, 1997.

a vu en moi, sinon en essayant de préciser ce que j'ai vu en lui. Si l'art n'est un tel échange de vues, je ne sais ce que c'est... Même si l'art est cela, je ne sais toujours pas...

D'ailleurs, la vie n'est pas plus facile à saisir, n'est pas moins tordue, torsadée, mêlée, toujours à se perdre dans

*le but que vivre
donne à la vie*

comme dit joliment Pierre Ouellet, nouveau Boèce dans ses *Consolations* (Noroît, 1996)... Plus loin, il se perd un peu, je trouve, dans ses propres pas, vers, calculs, images, apories...

Les petits grelots disséminés ici et là dans les tableaux de Magritte, yeux de chats capotés, m'ont cependant paru ridicules, obsessifs, sans fondement, aussi creux qu'ils le paraissaient... C'était peut-être le but recherché?... Petits trucs, bidules, cachets de l'atelier... Marque de commerce plus que signature... Aussi fendants que fendus, les grelots... Gueudzigne, gueudzigne... Yeux sectionnés, zandalous, vandalisés à la Buñuel... Satellites hagards... Visières ouvertes sur rien comme une armure vide de tout chevalier... Défi à propos de rien... Sans doute Magritte avait-il les grelots dans un tel vide...

Appelle maman, voyons!... Prends ton cellulaire, Léon, et signale son numéro abrégé... On connaît la pub de Bell avec Brière, je n'insiste pas, les pubs les plus courtes étant les meilleures... Elle m'est venue comme ça, en plein article relativement savant, relativement ignorant, pardon...

Je reviens au sorcier de Magritte, façon de dire que je n'en reviens pas... On voit un monsieur assez bien qui mange plutôt mal... Mal, c'est-à-dire qu'il cadre mal

avec la réalité... La réalité dans le cadre, veux-je dire, une fiction proprement fictive, fantastique même, une réalité de l'esprit en somme... À ne point confondre avec l'autre réalité, l'autre fiction, celle de Zola, d'Yves Beauchemin et de Michel Tremblay, celle qui paraît réelle, la réalité réaliste... À ne pas confondre non plus, surtout pas, avec la réalité réelle, hors du cadre et qui paraît souvent fictive : la mienne, la vôtre... On s'y perd, moi le premier...

J'ai demandé à mon ami Yvon ce que c'était que la réalité; il m'a répondu par la bouche de Handke, que c'était un chat juché sur un mur... Beau lob... Ces romanciers, Rivard et Handke, ils ont l'art de vous renvoyer la balle...

Bref, ce n'est pas poli de manger avec tous ses bras à la fois... Quatre, imaginez... C'est deux de moins que le dieu indien de la danse, que le nom de m'échappe, dont il serait avoir été l'avatar... Je déparle, tant le sujet me dépasse... Tout dieu est hors cadre car c'est un dieu, c'est-à-dire qu'il est le cadre même... Intrinsèque... Hors cadre et cadre intrinsèque?!... C'est à n'y rien comprendre... Le verbe, la forme, *whatever*... Tandis que notre homme est un homme ordinaire et qui mange plus ou moins normalement...

Du moins si on lui retranche une paire de bras ou l'autre... Sa première main droite tient un couteau qui coupe un aliment dans son assiette... Aliment que pique en même temps une fourchette que tient la première main gauche du monsieur... Fourchette que vous voyez à votre droite, va sans dire... Tandis que la deuxième main droite du monsieur verse du vin dans un verre et que la deuxième main gauche porte à l'unique bouche du monsieur un quignon de pain qu'elle est allée chercher devant lui, sur la table, là-bas à gauche pour lui, en bas à droite pour vous...

C'est du post-cubisme, me dis-je: le réel est en plans distincts, en pans problématiques, des oxymores en images... Encore des oxymores! Je vais finir par aimer ce mot, en attendant de savoir ce qu'il signifie au juste... Ce n'est plus le cubisme artiste de Braque, avec ses mandolines et tout, mais du cubisme *littéraire*: en effet, l'image appelle des mots (aussi vrai que vous me lisez), passe par des mots pour trouver son sens, ce sont des mots qui forment l'image, qui l'informent du message à livrer... Des mots qui sont des concepts...

Et je m'avise tout à coup de la similitude des démarches de deux artistes fort éloignés l'un de l'autre (dans l'espace et par l'esprit, sinon dans le temps): Léon Magritte, brillant artiste belge, européen et mondial, célébré par les intellectuels depuis des décennies, et l'illustre inconnu Hosanna Dupuis, patenteux canadien-français dont la belle exposition organisée par Pascale Galipeau au Musée canadien des civilisations de Hull (*Les Paradis du monde: l'art populaire du Québec*) révélait récemment les truculentes bébelles...

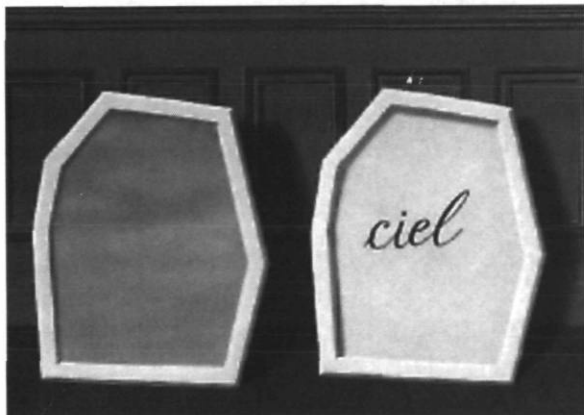
Le génie (frelaté) et l'ingéniosité (touchante) se rejoignent (tout en étant aux antipodes) quand, d'une part, Magritte peint son *Palais de rideaux* (1929), deux cadres (on dirait des cercueils) dans lesquels se trouvent, dans celui de gauche, le bleu d'un ciel (celui de Georges Bataille?), et dans l'autre, le mot *Ciel* (on dirait que c'est Ferdinand de Saussure qui tient le pinceau et donne un cours de linguistique) et quand, d'autre part, Dupuis découpe un ange (circa 1975) qui danse sur un escalier (comme dans les cosmogonies primitives) sur lequel il écrit (comme un enfant ou un fou, sans aucune arrière-pensée): *DIEU LANGE DU PARADI DU MONDE...*

Permettez que je le cite, Hosanna Dupuis, parce que son propos, mine de rien, est d'une intelligence à couper le souffle à Derrida en personne (mon idole ces temps-ci)...

Mon nom c'est Hosanna, le nom du Seigneur; mais je ne suis pas seigneur. Mon vrai nom c'est Joseph Hosanna Napoléon Dupuis. J'ai commencé d'être adroit...

Ne riez pas : il est franc comme du bon bois franc, personnel comme l'était le cher Miron...

... quand j'ai fait mon bateau. C'est une affaire qui s'était jamais vue. L'idée du soulier : j'avais une paire de souliers, j'ai dit : Un yacht, ça se fait en soulier de même.



Magritte, *Le palais des rideaux*, 1929, huile sur toile,
81,2 cm X 116,4 cm, New York,
The Museum of Modern Art,
© René Magritte/KINÉMAGE, Montréal, 1997.



Hosanna Dupuis, *Lange du paradi*, vers 1975,
bois aggloméré peint, 55 cm X 96 cm.



Jana Sterbak, *Disease*, détail d'*Attitudes*, 1987.

L'idée d'un yacht-soulier, Lautréamont l'aurait appréciée... Reverdy, Breton et Dali aussi, qui n'étaient pas des enfants de ploucs, des habitants de Saint-Gabriel de Brandon... Et Saint-Denys Garneau aussi, peut-être, participe de cet esprit avec ses oiseaux qui sont des colombes *et vice versa*... Il est vrai que Garneau est plus snoreau... La métaphore est devenue réversible et indécidable, on ne sait plus sur quel pied danser dans ses poèmes cubistes...

Certes la naïveté n'était pas leur fort, aux surréalistes et assimilés, qui étaient dans la réalité jusqu'au cou : les premières cendres du siècle numéro 20 (le pire de tous jusqu'ici) étaient encore chaudes... Et les cendres du redoutable cigare de Freud aussi...

La naïveté n'est pas non plus le fort de la Tchéco-Montréalaise Jana Sterbak (j'y reviendrai) : à preuve, son œuvre de 1987 intitulée *Disease* dans laquelle il y a un oreiller sur lequel elle a écrit le mot *Disease*... La naïveté n'est qu'apparente chez Magritte et Sterbak : quel jeu jouent-ils ? C'est une naïveté feinte, savante... Cela se peut-il?...

Nous sommes donc en pleine sorcellerie post-cubiste. On verra mieux *the tricks of the trade* dans les tableaux des années soixante : Magritte creuse alors le firmament et le débite en cubes, il fait du cubisme à la lettre... C'est comme s'il entraît comme un voleur dans un tableau de Poussin et en ressortait avec les nuages et bosquets du tableau débités en cubes... Il creuse l'air et le bleu du ciel et les nuages de la réalité réelle comme si l'air était une matière solide et découpable en cubes, exactement comme on creusait jadis dans nos lacs durant l'hiver, pour avoir de la glace durant l'été, qu'on enfouissait dans du bran de scie... Voir Horatio Walker, Maurice Cullen, Clarence Gagnon, Rodolphe Duguay... Y zavaient pas de frigos pour conserver leur bouffe,

zavaient pas non plus de marques déposées comme Saran Wrap... Et les peintres avaient la modestie de respecter le ciel, la chronologie, la réalité, les gens dont ils parlaient et ceux à qui ils s'adressaient... C'est des choses un peu réactionnaires que je dis là, je sais bien... J'aime certains bœufs de Walker, imaginez... Et des ciels de Duguay me parlent autant que ceux de Ruysdael et de Hobbema...

Magritte avait certainement un frigo et de telles considérations lui eussent sans doute paru prosaïques et déplacées, lui qui avait à déplacer rien de moins que les ciels (le mot et l'image, sinon la chose)... Lui qui vivait d'esprit (au sens de canular, pas au sens des langues de feu), de telles considérations bassement matérielles (autant le découpage de la glace par un vil ouvrier, que le découpage servile de cette réalité-là par un peintre) l'eussent horripilé, au contraire d'un Millet, d'un Van Gogh ou du sculpteur Alfred Laliberté, pour lesquels il n'y avait pas de sot métier...

Ce que Magritte veut conserver, mettre en conserve, c'est le monde même, mais le temps passe et l'espace nous disperse dans ses lointains... Et la peinture n'y peut absolument rien, autant abandonner... Mais il veut surtout s'amuser: son œuvre se résume à un clin d'œil (c'est cela, son grelot?), comme celle de l'espiègle Duchamp se résume à quelques poils peints sur la Joconde, œuvre jugée ringarde dans une sorte de sémiologie rigolarde... Une telle optique est évidemment contagieuse: qui veut s'ennuyer? Pourquoi n'a-t-on pas exposé Magritte au Musée pour rire?... La drôlerie a toujours la cote; mais encore là, il ne faut pas trop appuyer... Or Magritte se répète *ad nauseam*...

Et on l'a imité *ad nauseam*... On a d'ailleurs exposé avec lui quelques-uns de ses disciples: un certain Sturtevant qui moule des ampoules, un certain Michael

Snow qui accumule des objets dans ses hologrammes, un certain Rober Racine, grand amateur des racines des mots... L'impression de déjà vu m'accable devant ces académies...

Ainsi Magritte, c'est un ensemble relativement homogène de tours de passe-passe... Hop! Vous voyez la réalité? Hop! Vous ne la voyez plus... Vous y êtes, vous n'y êtes pas...

Le prestidigitateur Brière, lui aussi, gagne à tout coup avec ses grimaces et calembours... Appelez votre maman, vous disais-je... Nous répète-t-il... Le faites-vous? Appelez-la, c'est l'essentiel; ce que vous lui direz est accessoire. Pourvu que vous communiquiez... Parlez, vous avez la communication...

Vous cherchez vos mots? Bientôt on va dire quoi dire à ceux qui ne savent plus parler tant on parle partout à leur place... On va vous mettre *dans la bouche* des boîtes vocales comme on souffle la réponse aux gagnants de la loterie, comme si c'était un jeu d'adresse, pour le faire paraître tel (et moral) aux yeux du fisc, en l'occurrence le fiduciaire de la société...

Mais pourquoi donc Bell aime-t-elle (drigne!) votre maman, tient-elle (drigne!) tant à ce que vous l' (votre maman) aimiez? C'est l'insondable fond de l'affaire... C'est Bell qui vous appelle, avec ses grelots à elle... Je vais vous dire: Bell (drigne!) veut vous *culpabiliser*, un être coupable étant facile à manipuler, j'ai appris ça dans les films policiers... Un être coupable va vite avouer, être facile à diriger, à exploiter... Et qui, je vous le demande solennellement, lequel d'entre nous appelle (drigne!) assez souvent sa maman, hein? Personne n'est insensible à une telle question, qui est un interrogatoire, voire une accusation, voire une agression, voire un meurtre virtuel, voire une oraison funèbre anticipée, à la Bossuet, pour votre mère, cette Henriette d'Angleterre

non moins admirable que subliminale et prétextuelle... Ouf!... Bref, appelez votre maman, Bell (drigne!) nous le rappelle (drigne!) incessamment...

C'est un peu la même chose (tu confonds tout, me disait souvent Gilles Marcotte) devant un Magritte... Sauf (soyons précis) que la mère manque, ou le téléphone, et qu'à saisir son message on se sent vaguement coupable de ne pas saisir le message... On a vaguement les grelots devant ses grelots... Alors on se creuse les méninges, on se fait ses propres petits cubes intimes...

La mienne de mère est au ciel, remarquez, mais encore là, je suis coupable, je l'ai tuée, j'aurais dû lui téléphoner plus souvent quand je le pouvais encore... Même si nous vivions sous le même toit: l'interphone venait d'être inventé... J'aurais pu me forcer, sortir trouver une cabine, l'appeler, *allô maman ça va?...* *Ben oui, je t'aime, pleure pas comme ça...* Ou je pourrais encore me forcer et essayer de la rejoindre au ciel même... On (Microsoft, White Swan...) va bientôt inventer les fibres optiques idoines... Ou enfin je pourrais compenser et appeler d'autres dames, succédanés de ma mère, ou des amis tout simplement... Pourvu que je signale, et que Bell encaisse... Je vous signale tout ça, et tout à fait gratuitement, au cas où l'on serait en train de vous embarquer dans ce train, et vous de dormir... Par paranoïa critique, pour me prendre pour Salvador Dali (moins son côté Houdini, moins son côté Dracula, moins son côté Avidadollars)...

Et pendant que j'y pense, je vais vous dire: les cabines téléphoniques, c'est écrit *Bell* dessus, et non *téléphone*, comme si on entrait dans ces boîtes-là non pas pour téléphoner mais pour *beller*... C'est de l'usurpation: le nom propre s'approprie la chose commune... Que les capitalistes capitalisent, je veux bien, mais qu'ils ne touchent pas à ma langue! Je tiens bon, moi: par

exemple, j'écris *drigne* (rime avec *digne*) et non *dring* (rime avec *dingue*)...

Et je ne parle pas seulement de la française, mais de tous les mots que les hommes ont inventés pour dire les choses, et qui me sont aussi chers que les choses que Dieu a mises là pour qu'on leur trouve des noms, comme c'est dit dans la Bible et dans l'œuvre de Hosanna Dupuis... Si on laisse toute la place aux néolibéraux, bientôt les lapins vont s'appeler des *énergiseurs*... Mnémosyne mesure d'ailleurs déjà ses faveurs à ses *branchés* en *mégaoctets*...

Parce que ça marche à mort, leu zaffaires (c'est de l'ancien français)... Ça roule, même... Voyez toutes les BMW et les Mercedes, j'ai même vu une Lamborghini Diablo, qu'il y a dans les rues (défoncées) de Montréal... Regardez dans les voitures toutes les personnes qui se parlent au téléphone... Disent-elles des choses? On ne les entend pas, on ne voit pas à qui elles parlent; peut-être font-elles seulement semblant de communiquer avec autrui... Ces personnes *diffusent*, comme la radio qu'elles imitent, dont elles se font l'écho; elles émettent des ondes à tout hasard... Mais non: je prends mes désirs pour la réalité... Elles se disent sûrement des choses très, très concrètes... C'est leur genre: on ne se paie pas de mots pour pouvoir se payer de telles belles autos...

Que diffusé-je, moi-même, ici?... C'était pour dire quoi, ma longue digression sur Bell? Que dans notre société, *les apparences sont tout*... Comme Paul De Man l'a dit à propos de Binswanger, la profondeur est morte... Excusez toutes ces références, c'est de l'érudition égarée, comme disait Queneau...

Donc, Bell se moque éperdument de votre maman réelle... Le mépris de Bell pour les personnes réelles est cousu de filage blanc... Le Téléphone est un veau d'or

qui se passe volontiers de l'humanité en chair et en os... Ce veau n'est pas seul: il n'y a pas que Bell, il y a le Plastique, il y a l'Informatique, il y a l'Asphalte... Le mépris des Motoneiges pour les indépendantistes est bien connu... Le mépris du Capital pour les valeurs concurrentes... Nous vivons dans un système d'apparences, quelqu'un a dû le dire avant moi; c'est seulement maintenant que moi, je m'en aperçois, émeus, scandalise, écœure... D'où mes sorties... D'où mes veaux, que vous voyez, qui cachent les idoles qui cachent les veaux que je vous montre...

Le pire, c'est l'Internet, cette virtualité qui se prend pour la profondeur de l'apparence... Cette araignée aussi secrète qu'un ragot... Y m'auront pas, ni Galganov ni le Web... Je déserte, à la Vian...

Je me mets en scène, m'aplatis ici pour sauver au moins mon double, lui prêter quelque profondeur... Je me regarde aller, mais je ne vais nulle part, je ne suis qu'un air d'aller... Je suis dans de beaux draps, comme un fantôme... Hou, hou!...

— Vous fais-je peur? demandait Hubert Aquin à sa secrétaire, en lui faisant de gros yeux pas rassurants du tout... Mais pas inquiétants pour deux sous quand on le connaissait, Hubert... Je dis ça, je ne l'ai rencontré qu'une fois... Il avait l'air d'un avocat... Il parlait avec Godbout, son futur Bossuet (avec l'imprimatur de l'ONF)... C'était à un lancement de Godbout, un de ses nombreux lancements... Godbout est un très grand lanceur... Ses balles sont décevantes, au sens bilingue de l'épithète... Mais je me disperse en mondanités...

Donc, Magritte, c'est ça: c'est les apparences qui vous envahissent, enveloppent... Magritte a vu mes veaux, compris mes veaux, montré mes veaux (sous d'autres formes)... Mais il nous laisse nous débrouiller avec eux... Lui, les apparences, il est contre, il est pour,

il ne se prononce pas... Il est habile comme un boucher (vendeur de frites ou de fripes) la veille d'un référendum québécois, comme un Godbout... Marcotte est clair comme l'eau de l'Outaouais... Aquin était Hamlet, tuait tout le monde en s'enfargeant dans son épée...

Ceci n'est pas une pipe, ceci est un article sur Magritte, ne l'oublions pas... Les costumes de Magritte sont les corps, les corps sont des costumes... Le dedans et le dehors, tout est réversible; autant dire qu'il n'y a ni endroit ni envers... Prenez *Le modèle rouge* de 1935 et ne vous laissez pas distraire par le titre hyper-sophistiqué (encore de la littérature)... Oubliez les vieux souliers de Van Gogh qui ont peut-être ému et certainement fait réfléchir le lourd Heidegger... Ici, les pieds sont devenus des bottines... La surface est si moulante qu'elle en devient ce qu'elle moule... La surface mange la profondeur...



Magritte, *Le modèle rouge*, 1935,
huile sur toile collée sur carton, 56 cm X 46,5 cm,
© René Magritte/KINÉMAGE, Montréal, 1997.



Jana Sterbak, *Vanitas: Robe de chair*
pour albinos anorexique, 1987.

La plupart des gens rient devant les tableaux de Magritte ; or *Le modèle rouge* est parfaitement sinistre... On vous lace la peau, vous ne souffrez pas ? Ah non, ça ne fait pas mal *ici*... Vous gloussez : quelle audace dans *l'idée*... Ce n'est qu'un tableau... Voulez-vous que je vous dise l'horrible de la chose ? Je vous aurai prévenus...

Regarder ce tableau ne fait pas plus mal que de mourir gazé à Auschwitz, comme disait le juge Bienvenue... Bienvenue à Auschwitz dans les tableaux de Magritte... On prenait aussi la peau des juifs pour en faire des abat-jour : du Magritte réel, macabre... Pas grave : on était anesthésié, on était comme mort (dixit le juge)...

Petite pause (appelez votre mère, achetez une auto, mettez un condom, prenez une Black) pour souffler un peu, ça devenait dur à endurer...

Notre temps est infiniment superficiel, superficiel avec superbe, absolument matérialiste, spectaculairement, insidieusement nul... Cela, Magritte le soupçonne et le dénonce, mais il s'y conforme... Une preuve parmi d'autres: notre société le célèbre, Magritte... Magritte vous aide à penser comme la publicité vous pense...

La profondeur manque à notre société, cette grande surface, ce carrefour d'apparences qui se croisent sans se voir, cette infinie tuyauterie bouchée... Le magritisme, c'est la coulisse sans parois où sont les décors du monde moderne... L'invisible est devenu invisible, si vous voyez ce que je veux dire... L'immanence est notre lot et notre temple est un centre commercial...

La profondeur est tellement morte qu'on n'arrive même pas à creuser un trou digne de ce nom pour nos morts... L'Amérique n'a pas de tombeaux, disait Malraux... Et Blanchot: la tombe proclame l'absence de la tombe... Sans doute cette phrase (irrespectueuse de toutes les civilisations religieuses), ce paradoxe, cette aporie se comprend-elle mieux (autrement que de façon abstraite) à la lumière de la phrase de Malraux: c'est plutôt l'absence de tombe dans notre esprit athée qui proclame notre tombe intérieure...

Les morts, qui sont la profondeur même, qui sont forcés de vivre dans la profondeur que nous nions, nous gênent au même titre que les BPC... Pourquoi ne pas envoyer les cadavres dans l'espace comme on jetait les marins à la mer? Nous ne trouvons aucun endroit pour eux, encore moins d'envers... Nous ne sommes plus des magiciens, c'est le crépuscule des magiciens...

Le sorcier de Magritte, le seul tour qu'il sait jouer, hormis nous illusionner, c'est de manger: triste but dans

la vie que de vivre pour manger... À moins qu'il n'y ait une allusion au pain et au vin chrétiens, au sacrifice et à l'eucharistie? Non, c'est un cirque...

Me faut-il revenir à Auschwitz? Je n'avais pas prévu d'en parler; mes raisonnements et comparaisons m'y ont conduit, me font trébucher sur ce charnier... Un immense écœurement m'envahit: les charognards commémoratifs sont là, nombreux à humer les cendres des juifs et à se demander comment ils pourraient encore s'en repaître...

Quel contraste, tout de même, entre la Saskatchewan et cela, le grand feu de Hitler (Attila européen, Aztèque septentrional, cannibale moderne)... J'allais commettre une faute de goût et parler de son grand barbecue... Quand c'est *des gens qu'on mange* (fût-ce au figuré), c'est le comble de l'horreur...

Je prends cette province occidentale, la Saskatchewan, à cause de sa platitude... Là, tout ce qui a de la hauteur, ce sont les cornes (coupées) des bœufs... Ils n'ont même pas de corridas pour s'expliquer l'horreur, s'expliquer la beauté du tragique et le tragique de la beauté; ils ont même horreur des corridas... Ils mangent leur Big Mac en fermant les yeux au cas où la vérité leur apparaîtrait devant leur viande, la leur et celle qu'ils mangent, à savoir que leur hamburger est la conclusion d'un sacrifice (opéré en catimini), d'un holocauste au sens propre, comme dans la Bible...

Cela dit, je n'ai pas dit, ni le contraire, que les juifs étaient de la viande... J'en suis moi-même, cela ne fait aucun doute... Mordecai Richler aussi et même Fernand Ouellette (la chair est l'un des deux sujets de sa poésie, avec l'âme) et Marie de l'Incarnation aussi (d'où son nom)... Sauf que les juifs sont différents (dire cela n'est pas du racisme) au moins très précisément en ceci: ils mangent de la viande kascher, ils sont donc littéra-

lement, matériellement autant que spirituellement, faits d'une autre viande que nous, ils ne mangent pas de notre viande... Ils sont biologiquement différents (fût-ce infinitésimalement)... N'allons pas adhérer au parti de Le Pen pour autant... Du reste, ce dernier en a plutôt contre le couscous, je crois...

Dans l'optique où notre monde est proprement écoeurant, soulève le cœur, se ramène par une métonymie assez crue à une grosse pièce de viande à la Soutine, ou à une tête rosâtre à la Francis Bacon qui viendrait de recevoir le disque du Discobole en pleine face ou qui serait en train d'essayer de mastiquer un frisbi, ou à un tronc sanguinolent à la Betty Goodwin, et c'est une hypothèse qu'il faut soulever et examiner attentivement, j'aurais tendance à avoir de la sympathie, mais je ne sais pas exactement pourquoi, pour la fameuse robe de viande de Jana Sterbak...

Ce n'est pas la viande qui manque dans notre société, n'en déplaie aux démunis qui remplacent leurs chèques de BS par des billets de 6-49... Il y a une belle ironie à enrober un corps humain de chair animale, à le totémiser vivant, à l'écraser sous le poids de la chair... Et c'est en même temps proprement dégueulasse... C'est fait pour, remarquez... Il y en a que ça aura rendus végétariens, je parie... Et ça en bouche un coin aux bêtes bœufs de la Saskatchewan, aux ruminants des steppes canadiennes qu'un Joe Fafard adore en les moulant (et Cézanne et Van Gogh...) dans le bronze...

Sauf que l'art, où est-il? Dans la viande, sous la viande, à côté?... Cet art-là, fait de viande posée sur de la viande, revient à nous téléphoner, à nous sonner, à nous dire: attention, réveillez-vous!... Mais il ne nous dit rien de plus... Cet art-là communique son désir de communiquer avec nous, son désir de nous communiquer son désir de communiquer, mais pas plus... Il n'y

a pas de message... Drigne!... *Il n'y a personne au numéro qui vous appelle...*

La viande réelle que vous voyez est là en tant qu'idée, fût-ce ironiquement l'idée du concret... L'être qu'il y a dessous (supplicié, complice?) ne compte pas, en est le support... Cet art-là est célébré, subventionné, primé précisément pour cette raison-là: parce qu'il est gratuit, ouvert, anodin, sans prise sur rien, désincarné (fût-il fait de viande, comme pour souligner paradoxalement le poids de la désincarnation...) comme une idée pure... Marie de la Désincarnation... Déconnectée de tout, comme stérilisée... Excisée du sens... C'est une trouvaille confusément vide, une chose dénuée de sens, sans aucune *valeur*, non pas au sens monétaire (oh, que non...) mais moral, au sens que John Gardner donne au mot dans *On Moral Fiction*... Sans valeur proprement critique, au sens où Baudelaire la voulait partielle, passionnée, politique... Pur grelot d'inanité morale, valeur vide, abstraite, stérile, flottante...

On pense à cette autre valeur choyée par d'aucuns, par des bien-pensants comme le romancier (et charmant garçon) Neil Bissoondath: le *passport canadien*, ce papelard... Ou à la *démocratie* selon le professeurissime Marc Angenot: un pur concept, puisque le peuple manque à l'appel (drigne!) de son être même, spécifique et singulier, en chair et en os, tabarnakasti (la voix de Pierre Falardeau résonne ici)! On voit que je suis un «intellectuel ethnique» (dixit Angenot)... D'accord, je l'assume, je vivrai ma vinaigrette, je composerai avec mes stigmates... Lui, il est (dixit Bibi) un intellectuel *spoutnik*, l'épithète connotant: l'objet volant clairement identifié, la gauche désuète, le rationalisme éthéré, le progrès qui tourne en rond, le puritanisme de la nomenclatura, le tourisme dans les ténèbres, la dissidence tous azimuts dans le raccord avec l'orbite la plus

prometteuse, la bedaine couverte de titres et de prix et de galons et de ficelles et de sardines...

Donc la Sterbak a eu un prix, l'Ozias-Leduc, l'Oscar des arts d'ici et d'aujourd'hui, et je me suis dit que je devrais écrire sur elle... Sur elle!... Ha, ha!... Viande sur viande!... Mais pourquoi pas, à bien y penser? J'écrirai donc *sur elle*... Viens ici, ma Jana! Mes crocs pour ton cou, je suis le Vampire, sois ma Nymphomane... Mon Pilot Hi-Tecpoint V7 sur ta chair tendre, mon clavier posé sur tes clavicules...



Jana Sterbak, *Generic Man*, 1987.

Vous pensez que je manque de goût?... Voyez *Generic Man* (1987)... Elle-même, sur le cou d'un homme photographié de dos, elle a posé ses dents, imprimé sa

marque... Est-ce une allégorie à l'ancienne, le Cou de l'Homme attaqué par les Crocs du Commerce? Sur la peau de l'homme, Sterbak a *déposé sa marque*, vous savez, ce machin à rayures irrégulières, comment ça s'appelle, cette marque qui identifie un produit au supermarché, l'œuvre est au MAC, et que la caissière passe sur son, sur son quoi au juste, au-dessus du trou vitré, sur son sonar caché, son lecteur optique, son détecteur de l'identité et du prix de l'objet que vous allez consommer, cheddar P'tit Québec ou yogourt Liberté... J'écris mal et j'en suis heureux, qu'est-ce que ça veut dire...

À cette photo truquée, *idéifiée* pour lancer un nouveau mot, de Sterbak (artiste multimédia, autrement dit patenteuse haut de gamme) correspondent chez le peintre Magritte des espaces également trafiqués, ne servant plus que de supports à des idées (souvent fixes et simplistes du reste).

Est-il *peintre*, Magritte? Il a la rudesse d'un Douanier Rousseau, mais pas sa naïveté, sa rêveuse sauvagerie... En fait, Magritte peint comme un pied, si du moins on le compare aux Corot, Bonnard, Chagall, Matisse et autres serviteurs de la lumière... Magritte ne peint pas, il a des idées... C'est aussi un copieur... Je note qu'il a imité Van Eyck et les vieux peintres flamands dans son double portrait des *Enfants Spaak*... Je regarde *Le blanc-seing* et me dis qu'Uccello aussi aimait les chevaux, les plans, les futaies, la perspective... Or Magritte est un Uccello à ciseaux, qui peint puis découpe (au sens figuré) son tableau en lanières, mais ne le jette pas où Genet jeta (au sens figuré) un Rembrandt (imaginaire), puis le recolle pour nous dire: voyez, la réalité a des pans... Ébindidon.... On savait pas...

Sa profondeur est fabriquée, feinte, close, hypocrite... Il nous cache la réalité derrière ses pans truqués, des décors superposés... Mais c'est la même réalité: il n'y a pas de secret... Il se donne des airs mystérieux, c'est rien que des airs... C'est la comédie de la vie moderne et, comme avec Charlot, tout va vite, plus vite, toujours plus vite: ainsi les bras du sorcier font-ils du cinéma, les images se chevauchent, les bras mangent comme des pieds courent contre la montre...

Quand même, donnons-lui quelque crédit... Magritte sait parfois nous intriguer avec ses signes... Et qui donc n'essaierait pas de les déchiffrer s'il se trouvait aussi dans un labyrinthe... Labyrinthe *du* sens plutôt que *des* sens, malgré l'absence de *tout* sens ici, et la présence de *tant* d'objets... Le problème, c'est qu'à peindre l'illusion qu'est la réalité, on la reconduit, l'avalise, la glorifie... C'est plein de panneaux indicateurs dans son labyrinthe, mais chacun nous fourvoie, nous fait faire un pas dans une impasse, nous désigne une matière, une opacité...

Magritte aime le sculptural, joue avec, et ses ciels découpés en cubes impressionnent, frappent, stupéfient... C'est certainement de la bonne publicité, mais pour aucun produit... Pas pour le ciel en tout cas, pas pour le ciel de Dieu, qui est immatériel, à moins que Magritte, qui a plusieurs vestes à son arc, ne soit un agent double, un ange troublé... On en doute...

On peut dire qu'il est meilleur philosophe et meilleur poète que peintre. Hélas, ce n'est pas un éloge à tout casser, car il est piètre peintre... C'est tout juste s'il sait mettre une ombre sous un arbre... Et ses femmes nues ont l'air d'avoir été faites par un ado de quinze ans qui vient de découvrir les poils du pubis de la petite voisine...

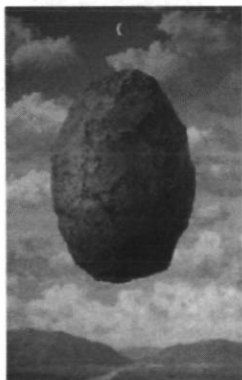
Philosophe, ai-je dit... Magritte pense-t-il? Encore là, il a seulement l'air de... Ça reste primaire, jugez-en, de montrer une pipe ou une pomme et d'écrire dessous que ce n'est pas une pipe ou une pomme que vous regardez... C'est des pieds de nez... Vous me direz qu'il varie ses syllogismes, ses casse-tête... D'accord, il vous montre aussi un homme debout et il intitule son tableau *Personnage assis*... Subtil... On peut préférer le yacht-soulier de Dupuis... Et même les catalogues de couleurs de Sico Molinari...

Philosophique, le tableau de 1963 intitulé *Le sens des réalités?* La petite lune qui couronne l'improbable météorite comme arrêtée au-dessus d'un paysage inhabité, posant dans les nuages, renvoie-t-elle à une sorte de douleur première, d'émotion de primate, du genre de celles que peignit Goya? On pense à son *Colosse*... En même temps, le tableau sent le canular, la provocation gratuite, l'agacerie, le jeu : devinez de quoi je parle, les potes... Allez savoir... Comparez aussi avec le *Paysage* (1944) de Fautrier... Celui-ci fait de la peinture avec ses masses, travaille la texture comme Soulages ses noirs, transmute la matière, l'imprègne de lumière, d'or et d'eau vive...

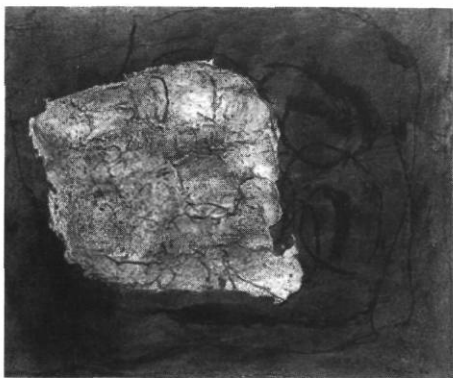
Ou alors, ce tableau, ce serait de l'ésotérisme, avec sa pierre qui pourrait être une espèce d'œuf très dur ou de menhir lévitant, et il faut décoder, traduire... On peut s'essayer... La pierre symbolise la matière et le fait qu'elle est en l'air symbolise la victoire de l'esprit sur la matière, de la grâce sur la pesanteur, mais pas la victoire de l'esprit ni de l'homme, car c'est une pierre toute nue qui vainc, et le tableau signifie donc, contrairement à ce que la première lecture laissait croire, la victoire de la matière sur l'esprit, de la pesanteur allégée sur la lourde grâce... Quant à la lune... Bof...



Goya, *Saturne*.



Magritte, *Le sens des réalités*, 1963, huile sur toile,
172,5 cm X 116 cm, collection particulière,
© René Magritte/KINÉMAGE, Montréal, 1997.



Jean Fautrier, *Paysage*, 1944,
huile sur papier marouflé sur toile, 46 cm X 55 cm.

Poète alors, Magritte ? Je veux bien, mais un peintre n'est pas payé pour faire des métaphores... En tout cas, pas des métaphores aussi plates et peu nuancées... Pas plus qu'un poète n'est payé (rires...) pour faire autre chose que de la poésie (et non pour nous gaver d'images)... De la rhétorique, y a que ça, dans l'œuvre de Magritte... C'est une sorte de poésie didactique, une poésie rhétorico-allégorique, avec des transferts, des déplacements, de la psychanalyse arrangée avec le gars des vues... Des associations ingénieuses certes, ingénues, espiègles, frappantes, tout ce qu'on voudra, mais point peintes, seulement illustrées et n'illustrant rien... Creuses... Point d'écriture ici, de recherche, de travail, de création, de don ni d'abandon, une trouble fixité devant l'abîme, devant l'absurde... Ce qui arrange tout le monde, ne dérangeant personne...

Et arrange notamment Oldsmobile, qui commande l'exposition Magritte et nous vend par la même occasion son modèle Aurora... La pub est tordante, tordue :

Ceci n'est pas une Oldsmobile, lit-on sous la photo de l'Oldsmobile... Maudits menteurs avec leur gros clin d'œil de Cyclope!...

Je me contenterai de deux-trois pages, mais l'auteur du fameux article sur les pâtes Panzani en eût composé vingt mille sur cette triple rencontre, sur une table de dissection, de Magritte, d'Oldsmobile et du pauvre amateur déchiré entre l'achat (au figuré) d'un tableau et l'achat (au propre) d'une auto, mystifié par l'inversion des valeurs opérée par le commerçant se faisant passer pour le peintre...

En effet, ce petit farceur de Magritte signe le tableau bien connu montrant une pipe et disant que ce n'est pas une pipe; or c'est une pipe. Et ce farceur au cube, ce néo-post-cubiste qu'est Oldsmobile signe une pub montrant une Oldsmobile dont il est dit que ce n'est pas une Oldsmobile; or c'est bel et bien une Oldsmobile. Vous aimez Magritte? Achetez une Oldsmobile... Vous avez une auto? Vous aimerez Magritte...

Lequel est le plus sorcier des deux: Oldsmobile, qui fait de l'argent sur le dos de Magritte (qui ne rouille apparemment pas), ou Magritte, qui se laisse entretenir par Oldsmobile et dont l'esprit corrosif n'atteint pas les carrosseries d'Oldsmobile (qui rouilleront cependant assez vite)?



Ceci n'est pas une Oldsmobile.

Nous sommes dans le double luxe : dans le luxe réel de la voiture chère et pas achetable sauf par les gens qui vous la vendent avec tous les autres produits de notre pauvre société, qui est pauvre mais riche de l'odeur réelle du steak du riche, votre voisin, et dans le luxe imaginaire de la pensée sans conséquence, des mots vides de sens, des images sans fond, de la pipe à Magritte qui n'est pas fumable n'étant pas une pipe mais un concept à assimiler...

Dans cette mythologie, le char d'Oldsmobile vous charrie, vous emporte dans son Aurora aux doigts avidadollars, qui est à votre portée comme une aube rêvée, cliquez, c'est le rêve en direct, n'ajustez pas votre appareil, tout se tient dans ce système où c'est le brouillage qui est l'image et le brouillon qui est le sage, déplacez votre souris dans le brouillard, vous jouez à Myst, merci, nous avons d'autres jeux pour vous, et si vous voyez des choses assez distinctement il y a un problème, le FBI vous prévient, on va vous confondre dès que possible...

La conclusion s'impose vaguement : je n'aime ni les pleins aux as ni les songe-creux, ma chronique s'effiloche, je vais finir par dire à peu près n'importe quoi comme feu le Bison ravi... Il est très difficile d'expliquer le fait qu'il n'y a rien à comprendre... Les musées font leur possible, devant l'humour de Magritte, avec le sérieux qui s'impose, avec nos impôts, notre dîme au néant...

Ainsi l'austère Sterbak, la tartare au steak, rejoint Magritte, l'ombre au double invisible derrière son apparence, juché sur la réalité comme un avertissement sans message, hésitant entre deux religions, la foi ancienne avec les dieux qui la motivaient (le dieu indien de la danse dont j'oublie le nom, Jésus, Aphrodite, tous les autres) et la défoi moderne avec les pieux qui l'installent

dans les musées... Les pieux, ce sont les conservateurs, les œuvres et les fidèles : triple calembour périlleux en hommage à nos athlètes à Atlanta... Mais je m'écrase au sol dans l'indifférence générale, sponsorisé par Urgel Bourgie, l'embaumeur passé aux mains des Américains... On vous revient après une autre pause...